

LES VERRIERS D'AUTREFOIS EN ARIÈGE

Pour bien parler des verriers d'autrefois en Ariège, il faudrait être versé en Histoire, en Géologie et en Chimie, peut-être aussi en Religion et en Théologie, voire en Politique, Économie et même en Linguistique (patois !)

Rassurez-vous : je ne suis pas grand-chose de tout cela, car il faudrait alors que je vous retienne plusieurs heures, mais je peux essayer de vous transmettre une partie de ce qui se trouve dans les livres, ou sur le terrain, ou dans des papiers dits "de famille", ou des propos dont j'ai pu profiter, lors de causeries ou de conversations.

A cela, je me permettrai d'ajouter, soit chemin faisant, soit en dernière partie, les réflexions, les hypothèses, les extrapolations qui se sont peu à peu imposées à moi.

Je commencerai par les sources imprimées, et tout d'abord pour la TECHNIQUE, la chère Encyclopédie, qui fournit informations et planches, tout à fait valables aujourd'hui encore.

Pour l'HISTOIRE de nos verriers d'Ariège, il faut se reporter à 4 ouvrages de leurs descendants : Élisée de ROBERT des Garils : *Monographie d'une famille et d'un village ; la famille de ROBERT et les Gentilshommes Verriers de GABRE*. (Toulouse, Privat 1889) ; Robert PLANCHON : *Les GRANIER/GRENIER* ; Arthur de CAZENOVE, dit St QUIRIN : *Les Verriers du Languedoc* ; et Francis de RIOLS de FONCLARE : *Les Verriers de MOUSSANS*, (dans le Tarn).

Vous entendez déjà quelques noms clefs des souffleurs de verre de notre région : GRENIER, ROBERT, auxquels il faut ajouter VERBIZIER. En effet de CADARCET (La Bastide de Sérou) à FABAS (près de Ste CROIX), ce sont principalement ces trois familles qui ont vécu de cet artisanat, alliés, parfois, aux SUERE et aux NOGUES. Ces noms existent toujours, mais par mariage, ils se sont associés à des patronymes très répandus aujourd'hui : BOUBILA, PONS, FAUROUX, VERGÉ, etc.

Dans les livres que j'ai cités, la part faite à la généalogie est belle, presque trop, car elle donne un peu le vertige !

Exemple :

En 1761, Paul de ROBERT LAFREGEYRE épouse Jeanne de GRENIER LABOURDETTE ; ils ont 4 enfants : Louis de ROBERT LAFREGEYRE, qui épousera Marie de ROBERT BOUSQUET ; Charlotte qui se mariera à Pierre de ROBERT GASSION ; Henriette, future femme de Jean-Paul de VERBIZIER VERBIZIER ; Élisabeth, mariée aussi à un VERBIZIER.

La forme de vie, très familiale, de ces artisans suffirait à expliquer cette endogamie, qui a perduré plusieurs siècles, même après l'extinction des derniers fours ; ce n'est donc pas qu'une question de "secrets de fabrication", comme on l'a avancé parfois, ni d'obligation de se marier "dans le clan" étroit, car, justement, ces clans n'étaient pas étroits, et les règles sociales ou religieuses,

finalement assez peu restrictives. Non, la jeunesse était déjà la jeunesse, elle se rencontrait, elle se fréquentait, elle s'aimait.

LOCALISATION DES VERRERIES.

Justement, où et quand se rencontrait-elle ?

Les verriers de l'Ariège sont venus, en partie, du TARN, sans doute au cours du XV^e et XVI^e siècles : GRESIGNE, au Nord, et Montagne Noire au Sud. Ils auraient eu une première implantation aux confins de l'Aude : GAJA-LA-SELVE, PEYRE TRAUCADO etc. et on les retrouve à GABRE, dans le testament d'un certain Bertrand de ROBERT cité somme "veyrierius", en 1529 - Parallèlement à ces installations, on retrouve un Pierre de GRENIER, verrier à FABAS en 1549-1554.

Ne soyons pas étonnés de ces déplacements, parfois assez proches dans le temps :

- 1- les verreries consomment du bois,
- 2- les fours ne durent pas très longtemps,
- 3- les familles augmentent, malgré la mortalité infantile et celle des verriers.
- 4- On dit aussi qu'une nouvelle installation appelle une arrivée de parents, surtout sur fond de début de Réforme.

Les déplacements font donc partie de l'ancrage de ces familles dans une région, sans que la pratique de la verrerie cesse. Plus tard, on verra bien d'autres allées et venues entre l'Est ou le centre de l'Ariège, et l'Ouest.

Ce qui est remarquable, c'est de comprendre à quel point le quadrilatère CADARCET - LA BASTIDE DE SÉROU - Ste CROIX - FABAS en passant par GABRE et MAUVEZIN, et en arrivant, plus tard, jusqu'à POINTIS MERCENAC est propice à la fabrication du verre.

MATIÈRES PREMIÈRES

De quoi a-t-on besoin pour faire du verre ?

- de SABLE (grès, silice, quartz : roche sédimentaire formée de grains de quartz réunis par un ciment siliceux ou calcaire)
- de CHAUX (oxyde de calcium, formant la base d'un grand nombre de pierres : marbre, craie, pierre à plâtre, pierre à chaux)
- de POTASSE (solvant) obtenue en brûlant des fougères ou d'autres plantes, ou de soude ; très solubles, elles abaissent le degré de T° nécessaire à la fusion.
- d'oxydes métalliques pour les couleurs.
- de "groisil" : verre cassé ; facilite aussi la fusion
- de manganèse, pour blanchir le verre en éliminant les reflets verts dus à la teneur en fer du sable.

Enfin, l'élément primordial sans lequel les autres ne comptent pour rien, c'est le BOIS : un four moyen, fin XVII^e, début XVIII^e en consomme, en moyenne 10 tonnes par jour. On a donc tout intérêt à installer la verrerie dans la forêt même, tout en sachant que le bois doit

être parfaitement sec, donc coupé avant la lune montante de décembre, un an ou deux ans avant le début de la "campagne", et placé à l'abri.

PÉRIODES

Je parle de "campagne" : en effet, les verriers ne travaillaient pas au four toute l'année, mais seulement d'octobre/novembre à avril/mai. Cette période s'appelait une "campagne", terme qui rappelait l'ordre de chevalerie dont ces gentilshommes étaient issus.

Que de "campagnes" il fallait pour former un souffleur ! On était d'abord "page" ou "gamin", "petit souffleur", "poseur d'anses ou de jambes", cueilleur, tiseur, pinceur, coupeur ... 7, 8, 10 ans d'apprentissage étaient indispensables ; on travaillait en famille, sous la direction du maître de la verrerie, qui réunissait, autour de lui, ses enfants, ses frères, ses neveux, ses cousins.

C'est là que, campagne après campagne, on apprenait le métier, et que, je suppose, on apprenait aussi à choisir sa future.

LES FOURS

J'ai parlé de "fours" : les fours de verriers ont une forme spécifique : une sorte de tunnel qui s'enfonce dans la terre, où l'on engage le bois par une extrémité et d'où l'on sort les cendres par l'autre, au milieu une "cheminée", c'est-à-dire un trou, par où monte la chaleur, qui sera enfermée par une voûte placée au-dessus d'un socle : la sole, où se trouvent les POTS (ou CREUSETS).

De l'extérieur, on atteint ceux-ci par des "ouvreaux", (autant d'ouvreaux que de creusets) où s'introduit la longue canne du verrier pour prélever la "paraison" à partir de laquelle le soufflage s'effectuera. Tout cela en pierres, jointes par de la terre réfractaire ou le mortier de sable et de chaux. La chaleur doit monter à 1200° ou 1300 degrés. Le four durait 1, 2 ou 3 campagnes, guère plus, car on ne pouvait courir le risque d'une dégradation en cours de campagne. Mais les matériaux pouvaient en être réemployés, soit pour le nouveau four, soit pour des constructions de maisons ou de granges. On peut en voir encore dans bien des murs.

Que fabriquait-on ?

Du "menu verre", ou du "verre plat" : vitres, glaces ...

Objets de "menu verre" : verres, carafes et carafons, porrons, burettes, tasses, pots, veilleuses, coupes, chandeliers, gobelets, abreuvoirs d'oiseaux, etc.... c'est à dire des objets d'utilité quotidienne, mais aussi des modèles gracieux et raffinés, pour des cadeaux, des fêtes, ou tout simplement pour montrer son savoir-faire. Plus tard (XVIII^e) on saura faire le "verre opalin", des mélanges de verre opalin et de couleur, toute une gamme d'objets qui font encore l'admiration des amateurs.

LES TRAVAILLEURS.

Combien de souffleurs et d'aides autour du four ?

- Un souffleur par ouvreau ou par creuset. De plus un ou plusieurs aides, les poseurs d'anse, de jambe, de pied, de filets, lisses ou pincés, cela fait donc déjà environ 20 à 24 personnes auxquelles se joignent les tiseurs qui

entretiennent le feu, les porteurs de bois, les videurs de cendres.

- Pour l'ensemble de la verrerie, il faut ajouter les familles, les valets et les servantes, les nounous qui s'occupent des enfants, il faut aller à l'eau, faire le pain, préparer les soupes et les viandes, ramasser les glands, les châtaignes, nourrir la volaille et les porcs, accueillir les charroyeurs ; les métayers stockent le foin, la paille, le grain pour les animaux, il faut fabriquer et réparer les "balles", c'est-à-dire les grosses panières pour le transport, savoir emballer soigneusement les objets ; chaque jour plusieurs négociants viennent chercher les marchandises : eux aussi, ainsi que leurs bêtes doivent être nourris, et quelquefois soignés. En venant à la verrerie, ils ont apporté la salicorne, ou le groisil, ou une barrique de vin, ou un sac de farine si elle venait à manquer. On devait prévoir dans tout ce personnel un homme capable de remettre un fer, de réparer une roue, une ridelle ou un timon. J'ai plaisir à évoquer cette vie intense, je le crois, autour d'une verrerie, située parfois en pleine forêt. Et je n'hésite plus à penser à une installation de 150 ou 200 personnes auxquelles se joignent encore quelques métayers des environs pour des aides saisonnières.

L'été ? Tout le monde retourne à sa terre. Le paysan ou la servante venus aider, et nos gentilshommes, s'ils ont un peu de bien, pour aller surveiller ou accomplir eux-mêmes, moissons et récoltes.

NOBLESSE :

Gentilshommes ? Et la Noblesse dans tout cela ?

Il faut se reporter à la Charte de 1445 (qui reprend une charte plus ancienne, mais qui a disparu) sous Charles VII : "*Nul ne peut être verrier s'il n'est à la fois noble et de généalogie de verriers. Les bâtards ne peuvent exercer cet art, etc.*"

"Les verres produits sont exemptés de toute taxe ...etc."

"Les gentilshommes verriers doivent, en tant que nobles, le service des armes, ... etc." Voir R. PLANCHON p. 169

D'où vient que cette noblesse, si ancienne, leur ait été contestée ? Ils ne sont guère riches ; ils vivent dans leurs forêts et subissent un certain dédain des bourgs ; ils portent l'épée au côté, signe distinctif de la noblesse, s'il en est. Mais dans le conteste assez humble de leur vie, ils sont un peu moqués. Quand Mazarin et Louis XIV pour remplir les coffres de l'Etat vont leur demander de fournir la preuve de leur noblesse, sous peine de très fortes amendes, ils vont se démener comme des diables ! et les autres nobles de la contrée, d'une noblesse peut-être moins ancienne mais plus facile à prouver, n'hésiteront pas à en rire. Leur position déjà assez difficile, vis-à-vis de ces nobles des plaines, mieux nantis qu'eux, ou vis-à-vis des notables des bourgs, et les démarches qu'ils ont dû faire les ont encore quelque peu discrédités.

LA RÉFORME

Cette position se complique encore avec l'arrivée de la Réforme.

En 1555, on peut considérer qu'ils sont encore

presque tous catholiques

En 1562, une grande majorité d'entre eux est de venue protestante.

Les Guerres de Religion ont été redoutables entre 1565 et 1598. L'Edit de Tolérance, dans notre région, où le Protestantisme l'avait presque emporté, ne l'a pas favorisé, au contraire.

Ensuite sont venues les persécutions tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, guerres plus ou moins ouvertes, dragonnades, interdictions, enlèvements d'enfants, condamnations aux galères ou à la prison pour les femmes, et pourtant, entre toutes ces avanies des plages de paix, d'indulgence réciproque, de vie solidaire, et une étonnante fidélité au roi de France.

Dans la conjonction d'une vie de persécutions latentes et d'indulgence on est étonné du rôle des notaires, et de certains curés : il est vrai qu'à défaut d'état-civil, il faut bien pouvoir conserver le souvenir de la filiation, et celui de la propriété. Impossible de plaisanter avec ces deux notions fondamentales de tout temps.

EDIT DE TOLÉRANCE

Il faudra pourtant attendre 1787 et le fameux édit octroyé par Louis XVI pour que la population protestante et nos verriers réformés parmi elle puisse faire entériner les mariages et reconnaître les enfants. Dans la Série 5 E des Archives Départementales de l'Ariège, il est fort intéressant de voir le nombre de couples qui sont allés avec leurs enfants et leurs petits-enfants, souvent par villages entiers, car les uns étaient témoins pour les autres, faire enregistrer et reconnaître, tout simplement, leur existence.

A notre connaissance, il n'a pas été étudié de façon exhaustive et rigoureuse, la proportion de population, qui peu avant le déclin de notre VERRERIE, vit de cette activité, ni ce que sont réellement devenus ceux qui ont dû y renoncer. On sait qu'il y a eu des instituteurs, des professeurs, des pasteurs, des médecins. Mais on voit encore des agriculteurs, des artisans, comment s'est accomplie cette mutation ?

Il y aurait aussi à mieux saisir les motivations des Nouveaux Convertis : protestants obligés de devenir catholiques, certains de façon sincère, d'autres pour échapper aux mauvaises passes, donc moins honnêtement, ceux qui, lassés de tout sont devenus francs-maçons, pourquoi les uns ont-ils émigré, lors de la Révolution, tandis que d'autres adhéraient à la République, puis à l'Empire ?

Beaucoup de questions se posent encore à leur sujet.

Ce qui est certain, c'est le déclin des verreries. Dès la fin du XVIII^e, le charbon anglais a modifié la technique de fabrication du verre Outre-Manche. Les produits, d'un coût moins élevé ont envahi l'Europe. La suppression des privilèges nobiliaires s'est accompagnée assez vite de celle des privilèges d'exemption des taxes et impositions ; nos verreries ont donc cessé de fonctionner entre 1850 et 1880.

Néanmoins, on a pu parler de "Noble Art", d'art

magique par sa beauté et l'habileté qu'il faut déployer. Pourtant HAUDIQUER de BLANCOURT ne craint pas de parler d'un métier "nuisible à la santé des gentils-hommes verriers, à cause des maux de tête et de poitrine que le feu leur cause".

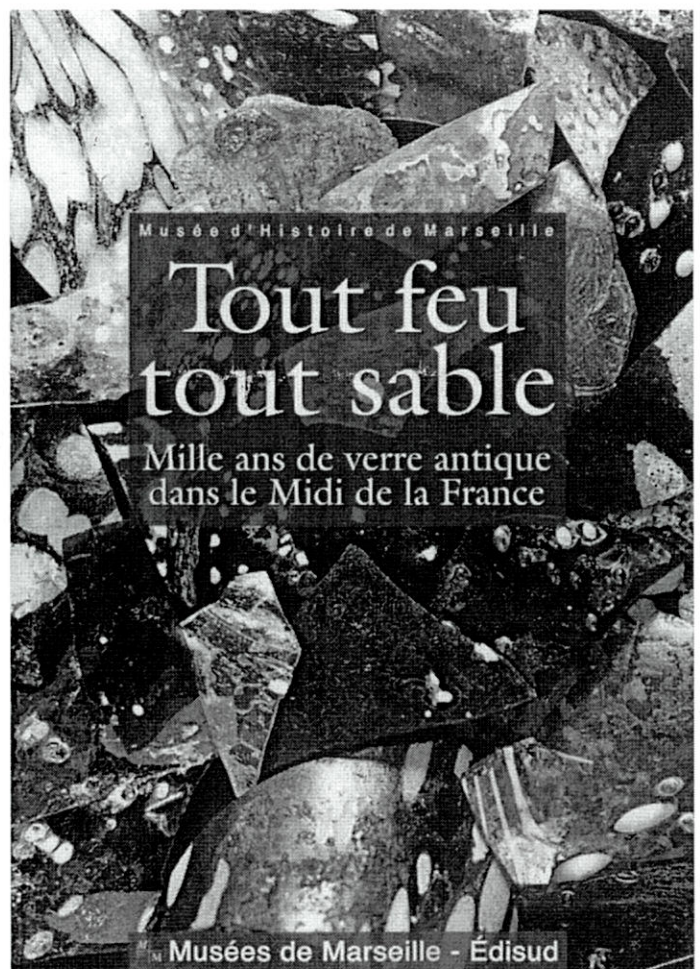
Pour moi, en essayant de prendre dans les livres les éléments concrets de la vie de nos lointains ancêtres, je me suis rapprochée d'un corps qui me semblait archaïque et isolé, mais qui m'est apparu, au contraire, sous une forme vivante et familière. J'aimerais vous avoir assez intéressés pour qu'il en soit de même pour vous.

Marie-Geneviève DAGAIN

(de Robert Lassagne de Verbizier Verbizier)

Conférence prononcée à Mirepoix, en Juillet 1999

BIBLIOGRAPHIE



BON DE COMMANDE

Nom :

Adresse :

Code postal/Ville/Pays :

souhaite commander exemplaire(s) du livre

TOUT FEU, TOUT SABLE

au prix de 180 F (27,44 €) plus 29,50 F (4,50 €) de frais de port et joint un règlement :

par chèque à l'ordre d'Edisud

par carte Visa, Eurocard, Mastercard, American express

n° | | | | |
expirant : /

Date : / /

Signature :

ÉDITIONS ÉDISUD

3120, Route d'Avignon - La Calade - 13090 AIX-EN-PROVENCE

☎ : 04 42 21 61 44 - Fax : 04 42 21 56 20 Internet : www.edisud.com - E-mail : info@edisud.com